Deux fois par an, L'ONG « Reporters sans frontières » (RSF) publie un album photo. Celui de cette fin d'année 2005 est consacré au travail de Jean-Philippe Charbonnier (1921-2004). Ce photoreporter talentueux posait sur ses personnages un regard insolent. Résultat ? Des images d'une remarquable modernité, sans préjugé. Un géant de la photographie, qui n'aura pas vu la grande rétrospective consacrée à son talent. Cet amoureux de la vallée de Chamonix était attaché à la Suisse, ne serait-ce que par le fait qu'il s'y était réfugié durant la Seconde guerre mondiale. Début 2001, il a décrit d'une manière très vivante cette période dans un entretien filmé par l'Association *Archimob.* Il avait conservé pour notre pays une réelle affection. J'ai eu le privilège de connaître cet immense photographe.

JEAN-PHILIPPE CHARBONNIER
« La photo est le plus court chemin d'un homme à un autre. »

Lausanne, Musée de l'Elysée, 1996. Je patiente à l'entrée en feuilletant le catalogue d'une exposition antérieure au monogramme-titre sibyllin : JPC/MAM. Les photographies paraissent si intéressantes qu'avec le ticket j'achète l'album.

Si ce qui était montré à l'intérieur du bâtiment ne m'a guère laissé de souvenirs, le retour à la lumière du parc allait me permettre de renouer avec le meilleur de l'image, comme dans la collection « Time Life, Histoire de la Photographie », avec un plus : des commentaires décapants, drôles et décalés. Sur un banc, cet après-midi d'août, face au lac Léman, je venais de rencontrer le travail de Jean-Philippe Charbonnier.

De retour à la maison, lecture plus attentive, relecture et constant sentiment de découverte : j'aimais décidément entrer dans ces images élégantes ! Tout naturellement je disposais le catalogue du Musée d'Art Moderne de la ville de Paris avec les livres vers lesquels je revenais souvent. Qui était donc l'auteur d'un ouvrage si dense, inexplicablement peu cité et peu montré dans les livres généraux, dits de référence. Pourquoi cette absence ?

Il n'avait pas le doigt en forme de bouton de sonnette !

Mai 1997, je me décide à téléphoner à Paris. Jean-Philippe Charbonnier, sur le point de partir, me signale qu'il se dirige vers Chamonix et qu'il me sera « simplissime » de le rencontrer : il réside une partie de l'année au village d'Argentière; nous convenons d'un autre appel téléphonique lorsqu'il sera arrivé dans « sa Vallée ». Malgré la brièveté de notre conversation, j'ai le sentiment que je me rapproche d'un personnage vraiment singulier. Je retourne au catalogue du Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, publié en 1983, pour me préparer, pour être à la hauteur.

Mercredi 21 mai, centre d'Argentière. Tout à côté du pont qui enjambe l'Arve, attente

impatiente en diable : le rendez-vous a été fixé à 13 heures, mais, recommandation ultime : « Surtout ne pas venir à l'heure ! Arrivez un peu plus tard ! » Je vais finir par croire tous ceux qui m'ont averti qu'on ne rencontre que difficilement un pareil individu. Plusieurs de ses confrères bien intentionnés n'ont pas omis de me mettre en garde : « Un tel mauvais caractère, bonne chance!... » Merci pour l'encouragement, mais je m'en contrefiche. Je suis tellement heureux de voir ce Monsieur qui a tout naturellement accepté de parler de son activité. D'ailleurs le connaissent-ils réellement, qu'en ont-ils compris ? Et maintenant je suis arrivé. Je joue le jeu, il est 13 h. 15.

Le coin de l'immeuble n'est pas contourné que je me trouve face à un petit homme étonnant, un major Thompson au regard fureteur. Je le salue, immédiatement le courant passe : je suis le « Suisse », ce qui l'oriente d'emblée vers le pays où il a séjourné une partie de la Seconde guerre mondiale. Au fil du temps, je comprendrai cette tendresse, puisque c'est l'époque de ses vingt ans, de nombreuses rencontres, déjà. L'impression laissée par téléphone se confirme, le bonhomme est monté sur ressorts.

D'entrée de jeu, tenter de s'accrocher pour cheminer mentalement en sa compagnie : ce ne sont que prénoms de personnes connues, voire célèbres, événements devenus parties d'Histoire, références musicales, photographiques, littéraires, cinématographiques foisonnantes ! Avec lui, il allait falloir souquer ferme. Ce photographe si cultivé, pas si grognon que ça, était aussi un homme de mots. La virulence de ses propos était cependant de nature à en décourager plus d'un. C'est fou ce que les masques et les étiquettes collent à la peau. Parfois on ne parvient même plus à les détacher. Convenons aussi qu'un caractère bien trempé passe rapidement pour un mauvais caractère !

J'ai fait sa connaissance à un moment très particulier de sa vie : celui de l'après grande rétrospective du Musée d'art moderne, exposition forte et originale, qui lui en laissait espérer d'autres de ce niveau. Ce ne fut hélas pas le cas. Lui qui « détestait aller vers les gens pour leur demander quelque chose » n'allait pas se battre pour vendre sa camelote : il n'avait pas « le doigt en forme de bouton de sonnette ! » Et la reconnaissance générale s'arrêta là. Sa carrière fut mise en suspens, il ne pouvait en être que blessé : le mécanisme s'était grippé. Je le découvrais au moment où l'on ne s'intéressait plus tellement à lui. Dire que j'avais failli ne pas oser l'appeler, comme tant d'autres, par crainte de le déranger !

Un caractère bien trempé

Il a commencé de me raconter son parcours, dans le désordre bien sûr, au gré des photographies que je tenais, dans un premier temps, à lui faire revisiter. Il y en avait tellement et mon secret espoir tenait dans la durée ! Je ne pouvais pas savoir où nous mènerait cette conversation initiée. Il me semble, avec le recul, avoir tiré un fil qui dépassait : il y a quelquefois des surprises. Dans la tardive fin de cet après-midi, j'étais heureux de ces moments et fier de sa dernière phrase : « A la prochaine, si cela vous dit ! Arvi et bonjour à Genève ! »

Je le percevais un peu mieux. Chose certaine, sa mémoire était aussi affûtée que son humour. La vérité de cet être était là, dans ce quelque chose d'émotion, d'intonation ou de larmes toujours proches. Chacun de ses souvenirs et les explications qu'il m'apportait me le dévoilaient un peu. C'était un écorché de la première heure photographique : peu d'années après s'être vu offrir un Leica, il allait réaliser, le 5 octobre 1944, dans la petite ville de Vienne, Isère, un film entier de l'exécution d'un collaborateur, un pauvre bougre dont le pourvoi avait pourtant été accepté. Jean-Philippe sera durablement et profondément affecté par cette démonstration de « justice ». Ce jour-là, son appareil photo fera, comme si souvent, office de bouclier et de loupe.

Je souhaitais poursuivre la découverte de son cheminement. Le téléphone et le mauvais temps allaient aider à prolonger cette quête : nous discutions assez régulièrement. Petit à petit quelques pièces du puzzle commençaient à s'ordonner. Afin de mieux lui emboîter le pas, je découvrais son livre, « Un photographe vous parle », paru en 1961. Je pouvais ainsi l'orienter sur cette époque. Je n'allais pas être déçu : le personnage m'apparaissait de plus en plus semblable à une poupée russe vivante. Il me parlait de cette époque où il avait entrepris, pour le compte du magazine « Réalités », mensuel illustré à l'audience internationale « mélange de Life, Holiday, Fortune, National Geographic », une chasse au document impressionnante. Il voyageait beaucoup, les reportages se succédaient. Ce seront des centaines de milliers de photos du Sahara, de Birmanie, de Chine, de Mongolie, de Brésil, du Canada, des Etats-Unis, d'U.R.S.S., d'Inde, de Turquie, du Koweït, ...et tant d'autres ! Pendant vingt-quatre ans, à un rythme démentiel, il va permettre aux lecteurs de découvrir le monde en images. Toute une partie de sa vie, tout un genre de photos et toute une époque. Chacune de ses évocations me rappelait les « Archives de la Planète » d'Albert Kahn, dont les photographes du début du XXème siècle sillonnaient le globe afin de donner à voir le monde, d'informer.

Une valise couverte d'autocollants d'hôtels et de compagnies d'aviation

Si cette activité de globe-trotter a fait croire qu'il ne lâchait jamais la poignée de sa valise petit format couverte d'autocollants d'hôtels et de compagnies d'aviation, ce sont cependant les images de la France qui le font connaître. Un regard honnête sur un pays où, au lendemain de la guerre, beaucoup doivent se serrer la ceinture et sont confrontés à des problèmes de logement. Charbonnier va saisir l'entrée dans l'ère de la consommation, les débuts du libre-service et l'amélioration des conditions de logement. C'est le temps des « Trente Glorieuses ». Son oeil lucide capte l'urbanisation d'une France rassasiée aux cités sans âme. Si souvent hors de son pays, il va, beaucoup plus qu'il ne le croyait, saisir le nouveau mode de vie de ses compatriotes.

Au cours de l'année 1998, la ligne téléphonique Genève - St Martin-aux-Buneaux, Normandie, fut souvent occupée : le discours de Jean-Philippe était davantage dirigé, dans la mesure où mes interrogations gagnaient en précision. Une vie-puzzle pareille, ça ne se s'ordonne pas si aisément ! Nos conversations étaient d'autant plus fréquentes

qu'il avait entrepris la rédaction d'un livre, aussi protéiforme que lui. Et c'était Jean-Philippe qui en venait à me poser des questions de dates. Là encore, il fallait se débrouiller pour lui répondre, tenter d'être à la hauteur. Dès ce printemps-là, le facteur m'a apporté de nombreuses cartes postales, confection maison. En été, je suis allé le rejoindre dans « son » endroit, qu'il fréquentait assidûment, mais épisodiquement, depuis les années 1950. Il m'a fait découvrir les gens et les lieux de son livre « Chamonix, 40 ans dans la Vallée ». Ouvrage remarquable à double titre : texte de qualité et photographie inspirée : j'ai toujours considéré Jean-Philippe à la fois comme un photographe et un écrivain. D'autant plus que la réalité des lieux apparaît souvent plus limitée, alors que le décor demeure grandiose.

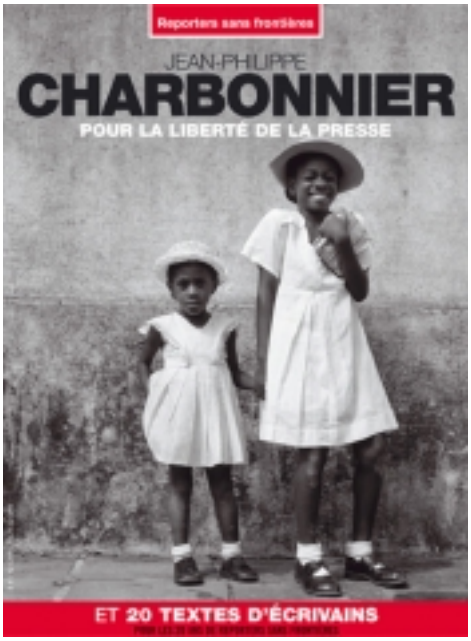
Cette année-là, j'ai encore eu la chance de beaucoup le questionner, de l'accompagner dans la région et également de le conduire à Genève. En octobre, j'assistais à l'inauguration de l'exposition parisienne qu'il avait consacrée à sa fille cadette Eglantine. Je rencontrais à cette occasion Annette Vaillant, sa mère, à l'étonnante et longue destinée.

Il y avait chez lui une fébrilité et une fragilité plus grandes qu'il n'y paraissait. Il était soutenu à bout de bras, mais il aurait eu besoin de véritables propositions d'exposition et d'édition. Rien ne vint. Le désintérêt général, aussi, est un poison mortel. Je n'ai que peu revu Jean-Philippe, mais, au fil du temps, il lâchait insensiblement prise. Et la santé s'en mêla. A la fin mai 2004, Christine, son épouse, m'appelait et m'apprenait le décès de celui qui, au cours de ces années, était devenu un être proche.

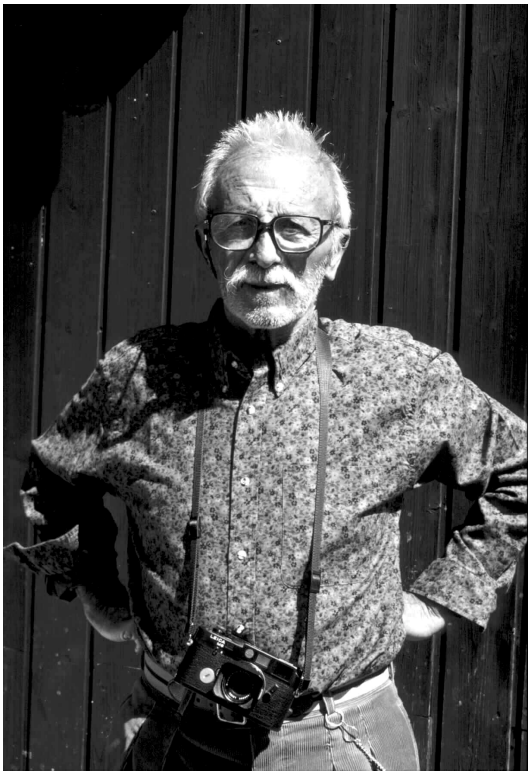
Voilà, cher Jean-Philippe, avec ma fidèle amitié et mille fois merci au hasard qui nous a fait nous connaître !

Michel Rouèche

Photographies :



1. Couverture de l'album de photographies « Jean-Philippe Charbonnier pour la liberté de la presse »



2. Jean-Philippe Charbonnier photographié à Argentière en 1999 par Michel Rouèche.

3. Le vestiaire des mineurs - La salle des pendus, Lens, 1951, photo Jean-Philippe Charbonnier